

Avant-propos

« La correspondance de Benjamin donne l'impression d'une indécision, comme s'il balançait entre le marxisme et le sionisme, c'était probablement dû en vérité à sa conviction amère que toutes les solutions n'étaient pas seulement objectivement fausses et inadaptées à la réalité, mais qu'elles le conduiraient personnellement à un faux salut, que ce salut s'appelât Moscou ou Jérusalem. »

Hannah Arendt, *Vies politiques*.

N'étant ni germaniste ni historien, mais philosophe à la marge par le biais de l'esthétique de la communication, je n'ai aucune compétence spécifique pour me pencher sur l'œuvre de Walter Benjamin. Cependant, est-il nécessaire de se référer à une discipline pour se confronter, et éventuellement réagir, aux textes d'un écrivain majeur du XX^e siècle, d'un penseur qui a écrit sur des genres et des thèmes aussi différents que la littérature, la théologie, l'expression et la production artistiques, le drame baroque, le théâtre... ? La seule justification qui vaille, à mes yeux, est celle du désir.

Ma découverte de l'écrivain a pour origine la lecture d'un de ses premiers textes parus en France, consacré au théâtre de Bertolt Brecht, Qu'est-ce que le théâtre épique ? à une date, 1969, où l'œuvre de Benjamin était peu connue, et celle de Brecht, guère plus¹.

Une autre motivation, distincte de la curiosité intellectuelle et peut-être moins pertinente, relève de « la puissance discrète du hasard », titre d'un livre de Denis Grozdanovitch qui place en exergue une citation de Paul Valéry : « Il n'y a rien de plus naturel que le hasard ni de plus constant que l'imprévu. L'ordre en somme est une entreprise antinaturelle. » Il me semble que Benjamin, qui

avait une inclination particulière pour les jeux de hasard et les analogies aléatoires, aurait pu être sensible aux coïncidences qui ont accompagné mon désir. Mon père est né en 1892, la même année que Benjamin, ma mère, en 1897, la même année que son ami le plus proche, Gershom Scholem. Mon père et ma mère, chacun de leur côté, sont arrivés à Paris en 1933, où ils se sont connus ; l'un et l'autre tentaient de fuir la Pologne antisémite. Benjamin, lui, à la même date, avait choisi l'exil à Paris, après la prise de pouvoir d'Hitler et des nazis en Allemagne.

On conviendra que ces différentes raisons demeurent anecdotiques et secondaires ; elles ne suffisent pas pour s'engager dans une démarche qui, depuis une vingtaine d'années, s'est amplifiée et enrichie : écrire sur Walter Benjamin comme pour rattraper le retard pris, durant près d'une génération, par les intellectuels français. Mon intention ultime étant, sans aucun doute, de répondre à l'injonction du Midrash (commentaire et exégèse du Talmud), adressée à chaque Juif – quel que soit son attachement au domaine religieux, le mien étant plus que distendu – de fixer par écrit sa relation à la judéité, sa façon d'être juif. Quel sujet, plus que le thème de ce livre, pouvait mobiliser mon désir de transmission ? Désir d'autant plus impératif que ni mon père ni ma mère n'avaient su, ou pu, me parler de la manière dont ils avaient traversé l'Europe pour chercher en France un asile, un lieu pour tenter d'y vivre normalement – « heureux comme Dieu en France », murmurait la rumeur du ghetto.

Benjamin avait également espéré poursuivre paisiblement son travail à Paris, ville qu'il connaissait et adorait ; le « Petit Bossu » ne lui a pas laissé cette chance. Le Petit Bossu est le personnage d'une histoire pour enfants racontée par sa mère, à chaque fois qu'il commettait une maladresse ou une erreur de comportement. « Avec les compliments du Monsieur maladroit, lui disait-elle, lorsqu'il cassait ou laissait tomber quelque chose². »

Si j'veux aller dans ma cave

Pour tirer mon petit vin,

*Il y a un Petit Bossu qui m'a chipé ma cruche.
Si j'veux aller dans ma chambrette
Pour manger mon petit potage
Il y a un Petit Bossu
Qui m'en a déjà mangé la moitié !*

*Benjamin, se souvenant de son enfance, écrit dans son texte,
Enfance berlinoise :*

« Celui que le Petit Bossu regarde ne fait pas attention. Ni à lui-même, ni même au Petit Bossu. Il se tient effondré devant un monceau de débris. »

Benjamin choisit de mettre en exergue de ce livre les lignes suivantes, citations de « Brèves ombres », tirées de son texte Poésie et Révolution :

« Les tireuses de cartes, les chiromanciens et les astrologues [...] savent nous replonger dans une de ces pauses silencieuses du destin où l'on ne remarque qu'après coup qu'elles contenaient le germe d'une tout autre destinée que celle qui nous fut impartie. »

Il achève son texte, Enfance berlinoise, par l'injonction :

*Ô mon enfant chéri, je t'en prie
Prie aussi pour le Petit Bossu.*

Il semblerait que le personnage du Petit Bossu l'ait régulièrement rattrapé par le col, à chaque moment difficile de sa courte vie. Dans la préface rédigée par Jean Lacoste pour Enfance berlinoise, celui-ci remarque à propos de ces textes brefs, rédigés dès l'année 1932 :

« Par une dialectique subtile de la mémoire et du "déjà-vu", Benjamin retrouve dans l'enfant qu'il a été, non pas un passé révolu qui serait

un "temps perdu", mais une promesse que la vie n'a pas tenue, un avenir qui n'a pas été réalisé³. »

Ce passé resté en souffrance est également ce que Benjamin cherchera à restituer dans ses Thèses sur le concept d'histoire, en redonnant la parole aux vaincus, aux oubliés de l'Histoire.

C'est l'ensemble de ces raisons qui a nourri mon désir : susciter la curiosité de ceux qui n'ont pas encore eu l'occasion de lire Walter Benjamin. Pour ce faire, j'ai choisi le biais d'une dimension transversale de sa vie et de son œuvre : celle du double attachement à la judéité et au souci de l'émancipation des dominés. On pourrait dire que Benjamin s'inscrit dans une chaîne forgée par un des premiers penseurs du communisme, le philosophe allemand Moses Hess (1812-1875), compagnon de Marx et d'Engels, avant que leurs chemins ne divergent. Hess fut le précurseur de nombreux penseurs qui, à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle, tentèrent de fusionner l'espérance messianique d'origine religieuse sécularisée avec l'émancipation sociale⁴.

TABLE DES MATIÈRES

<i>Avant-propos</i>	7
<i>Introduction</i>	11
I. UNE PENSÉE POÉTIQUE	19
<i>Une pensée inclassable</i>	20
<i>Une pensée singulière</i>	24
<i>La thématique de l'Ange</i>	30
II. LE NOM SECRET	35
Agesilaus Santander	35
<i>Le destin du tableau de Klee</i>	38
<i>Être de langage et acteur de l'Histoire</i>	40
III. GERMANITÉ ET JUDAÏSME	45
<i>Émancipation et assimilation</i>	46
<i>La condition juive aux XVIII^e et XIX^e siècles</i>	51
IV. L'ASSIMILATION : UNE PERSPECTIVE	
POUR LES JUIFS ALLEMANDS ?	63
<i>Le déni de la spécificité juive</i>	63
<i>La problématique de l'assimilation</i>	65
<i>Benjamin et la tradition allemande</i>	67
Allemands : une série de lettres	69
<i>L'échec d'un projet</i>	71

V. LA JUDÉITÉ DE BENJAMIN	77
<i>La judéité amputée des Juifs assimilés</i>	78
<i>Benjamin : un écrivain privé de Yiddishkeit</i>	84
<i>Une éthique juive</i>	88
VI. UNE RELATION AMOUREUSE ET POLITIQUE	91
<i>Une rencontre romanesque</i>	91
<i>La relation Brecht/Benjamin</i>	100
VII. UNE PENSÉE ELLIPTIQUE	107
<i>Les deux foyers de la pensée de Benjamin</i>	108
<i>Le rapport au marxisme</i>	110
<i>Sionisme et théologie</i>	116
VIII. LE MESSIANISME ET L'HISTOIRE HUMAINE	125
<i>Restauration et délivrance</i>	125
<i>Une pensée de l'« Entre »</i>	129
<i>Les résonances chez Benjamin</i>	131
IX. LE DERNIER CHEMIN	137
<i>Une errance sans issue</i>	138
<i>De la catastrophe à la gloire posthume</i>	142
<i>Résonances contemporaines</i>	143
<i>L'Aura de Benjamin rayonne toujours</i>	147
NOTES	149
INDEX DES NOMS PROPRES	167